



*Commission
Historique*

AWIRS
CAHOTTES

(Hameau de Horion – Hozémont)

CHOKIER
FLEMALLE – HAUTE
FLEMALLE – GRANDE
IVOZ – RAMET
MONS

-LES CHRONIQUES-

Les « Dejace » et les causeries du Jeudi

PÉRIODE

- 1853-1930 -

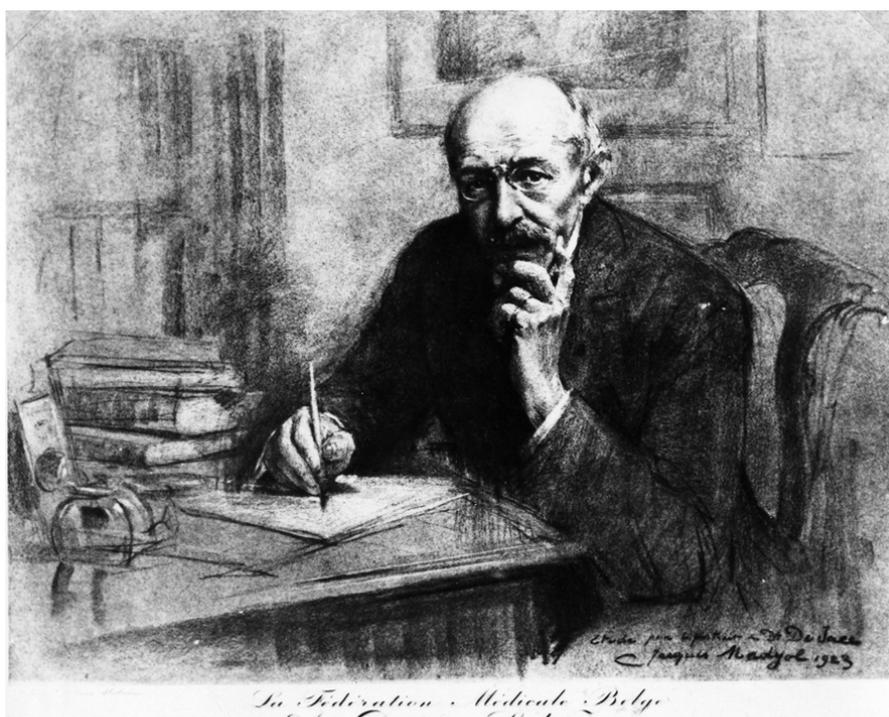
Les « Dejace » (De Jace), une famille de personnes d'exception !

Si nous parlons de cette famille, c'est d'abord parce que Léopold Dejace, deuxième fils des époux Dejace-Engels, originaire de la rue de la Fontaine à Flémalle-Grande, né le 19 juin 1853 est reconnu comme un intellectuel, notamment en matière de santé.

Il a d'ailleurs suivi la même voie que son père qui était lui-même médecin. Après des études primaires à Jemeppe, moyennes à Huy (Collège St-Quirin), il quitte l'Université de Liège en 1877 porteur du titre de docteur en médecine, chirurgie et accouchements, obtenu avec la plus grande distinction.

Il suivit alors les cours spéciaux d'une école chirurgicale à Paris.

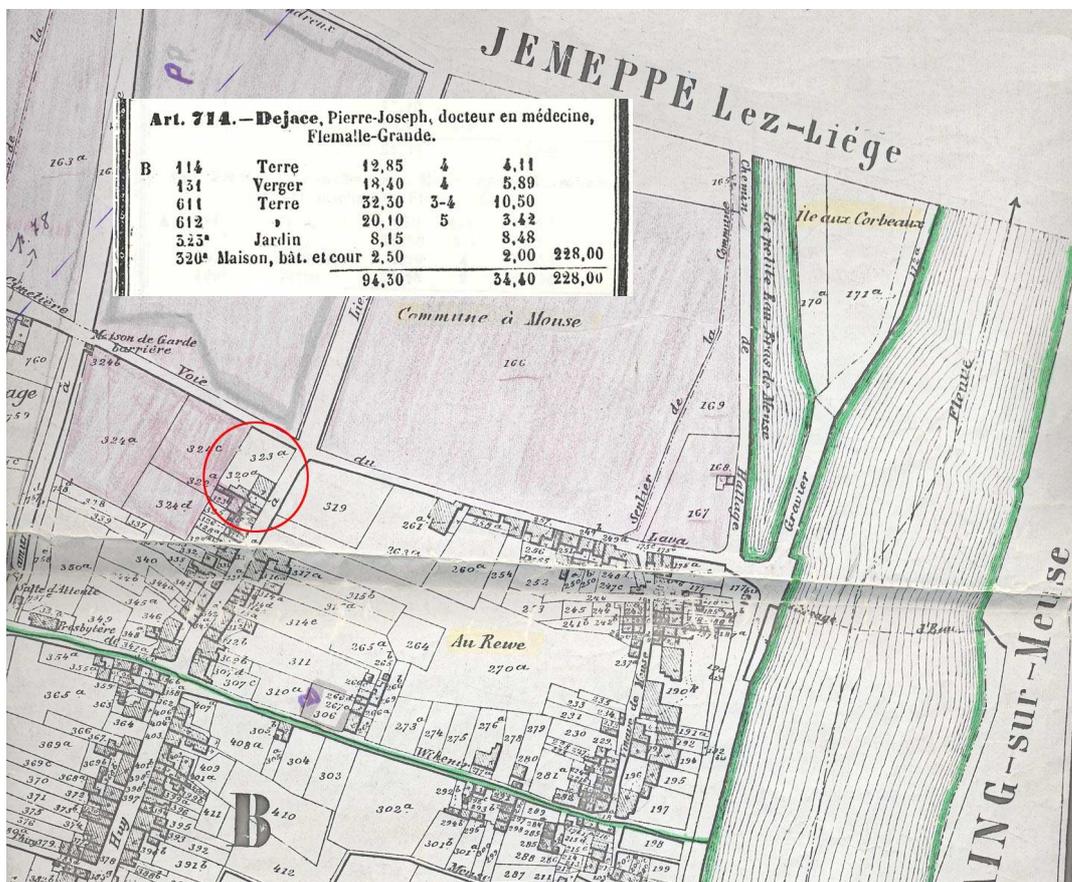
Cette famille habita rue Léopold n°1 (actuellement Grand'Route).



Cette esquisse, une étude réalisée en 1923 pour le Portrait de Léopold Dejace par Jacques Madyol – Coll Christine Martin

Sur l'extrait du plan popp, on peut voir la rue Léopold. Entourées de rouge, les parcelles 323a jardin et 320a, maison, bâtiment et cour délimitent la propriété appartenant à la famille Dejace.

Elle était située au début de la commune de Flémalle-Grande, face à la rue menant au passage d'eau.



A remarquer sur ce plan popp:

- l'île aux corbeaux entourée d'une bande verte;
- le ruisseau dessiné en vert traversant le village de Flémalle-Grande jusqu'à la Meuse.

Actuellement, la rue du ruisseau correspond à une partie du tracé.

Sur cette carte postale du début du 20ème qui illustre bien la rue Léopold on devine la maison des « Dejace » située à gauche au bout de la rue (photo prise dos à Flémalle-Haute et le regard tourné vers Jemeppe).



La famille DEJACE (De Jace)

Pierre Joseph est né à Flémalle-Grande, le 2 septembre 1817, il est docteur en médecine, *président du conseil de fabrique de l'église et conseiller communal de Flémalle-Grande*.

Son épouse Engels Agnès est née à Aix-la-Chapelle le 11 septembre 1820.

Ils ont eu, à notre connaissance, 5 enfants dont au moins deux, si pas trois ont marqués leur temps.

- Étienne Joseph Alphonse, né le 14 mars 185 décédé en 1939
- Jean Toussaint Léopold, né le 19 juin 1853, médecin et érudit (voir ci-après)
- Charles Pierre Joseph, né le 12 mars 1856, *professeur d'université et autres fonctions* (voir ci-après).
- Jean Marie Gérard, né le 26 mars 1860, *pharmacien à Flémalle-Grande* (voir ci-après)
- Pierre Marie Auguste, né le 13 novembre 1864, *chanoine de la cathédrale de Liège* décédé en 1947

Parlons d'abord de Léopold Dejace.

Il a épousé en 1876, à Ixelles, Louise Marie Eugénie d'Orp de Marchevelette. Elle est la fille de Louis Henri Eugène et Dufour Marie-Thérèse. Ils ont eu 2 enfants connus : Marie-Agnès Joséphine, née à Flémalle-Grande le 27 août 1877 et Gérard Jean Marie né à Flémalle-Grande le 26 mars 1880. Léopold a repris la clientèle de son père. Parallèlement à l'exercice de sa fonction il rédigea des articles pour la revue « Le scalpel ». Dès 1883, il remplit les fonctions de Secrétaire de rédaction de la revue et fut promu à la tête de ce journal belge de sciences médicales à la mort de son directeur. Il représenta la Belgique dans de nombreuses conférences internationales et on retrouve encore ses discours sur des documents du monde entier.

C'est ainsi que l'homme de bien, défenseur de la profession médicale et autres œuvres de prévoyance (pendant la guerre, il fit partie du comité de secours) rejoignit les rangs des orateurs des « **Conférences du Jeudi** ».

Léopold Dejace fut le promoteur du syndicalisme et du groupement national des médecins de Belgique.

« Le Scalpel »

Un journal liégeois à vocation nationale, fondé en 1848 par le docteur Festraerts (1811-1893).

Très populaire dans le monde médical belge (il compte 3200 lecteurs en 1893), il joue un rôle déterminant dans les mouvements professionnels du 19ème siècle. Sa longévité (1848-1971) en fait une source essentielle de la profession médicale à Liège et en Belgique.

Il mourut le 6 janvier 1930 à Flémalle-Grande où il avait toujours vécu.

Voici un de ses écrit (sur ordonnance, collection C. Martin). Le texte dit ceci :

« Il nous faudrait, pour secourir l'orphelin Hauteclair Oscar (dont le comité de secours est à Flémalle-Haute) un engagement de rembourser la valeur des secours remis pour le comité de Flémalle-Grande »

signé L. Dejace le 7 février 1915

Omer Maisin, Bourgmestre de Flémalle-Haute a indiqué, en bleu « Il faudra bien signer l'engagement en question ».

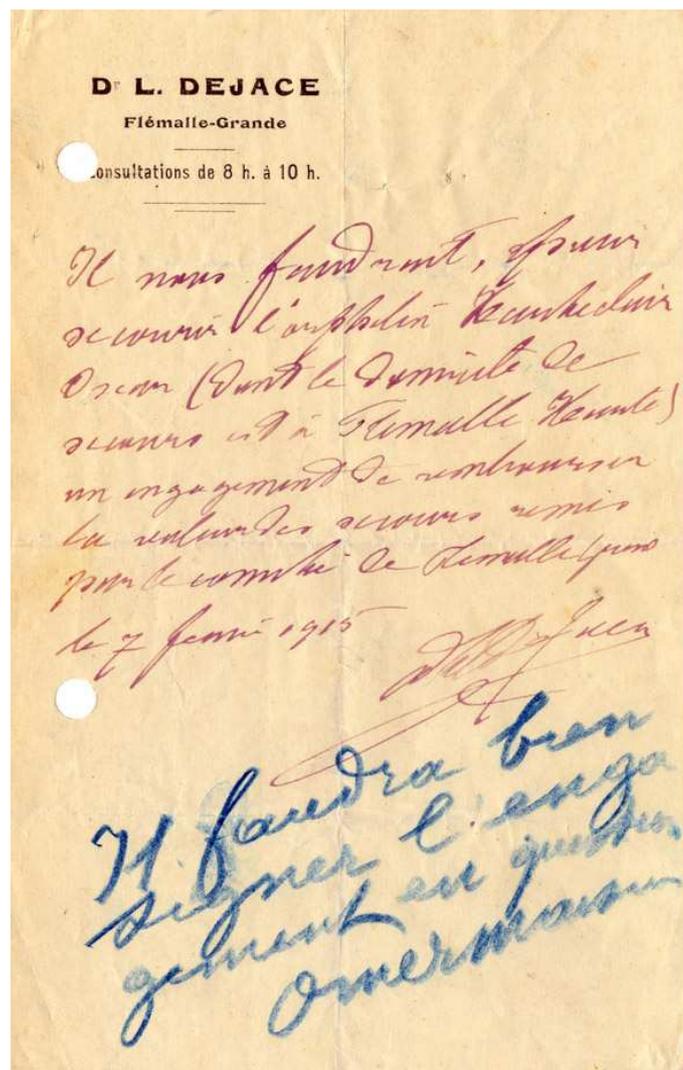
Ci-dessous, un extrait du journal médical anglais du 2 janvier 1915.

The British médical Journal du 2 janvier 1915

OUR BELGIAN COLLEAGUES AT HOME AND ABROAD. COBIMITTEE IN BRUSSELS.

Belgiall Committee of medical men and pharmacists has been formed in Brussels to attempt todeal with the terrible misfortunes which have overtaken their colleagues. This Comimittee, with which it is tthe aim of ttle British Committee to co-operate, is constituted as follows:

- M. G. Brunlants, Professor at the University of Louvain, President of the Academy of Medicine.
 - Dr. O. Vanderliniden, Dean of the Faculty of Medicine, Ghent.
 - M. M. Delacre, Professor of Chemistry at the University of Ghent.
 - Dr. L. Fróddric], Dean of the Faculty of Medicine, Liege.
 - M. A. Gilkiniet, Professor of Pharmacy at the Universitv of Lidge.
 - Dr. Dejace, Editor of the Scalpel, Flemalle Grande, Liege.**
 - Dr. A. Brachet, President of the Faculty of Medicine of Brussels.
 - M. A. Herlant, Professor of Plharmacy at the University of Brussels.
 - Dr. Herman, President of the Belgian Medical Federation.
 - M. Haazen, President of the National Union of Pharmacy.
 - *Dr. H. Coppez, Editor of the Journal Medical de Brutxelles, and Professor at the Uniiversity of Brussels.
 - Dr. De Busscher, Editor of the Belgique Mle&licale.
 - Dr. Van Hassel, Surgeon at Paturages.
 - *Dr. C. Jacobs, Professor at the University of Brussels.
 - *Dr. V. PkchLre, Professor at the University of Brussels. *Dr. R. Sand, Professor at the3 University of Brussels.
 - *Dr. Dubois-Havenith, Professor at the University of Brussels.
 - *M. A. Delacre, President of the General Pharmaceutical Council. *M. Breugelmans, General Secretary of the National Unioa of Pharmacy.
 - *M. Coels, Pharmacist.
- N.B.-The names preceded by an asterisk denote the Executive Committee.



Il est également, intéressant, de retranscrire un de ses discours, prononcé, en 1906, à Lisbonne au XVème Congrès international de médecine.

XV Congrès international de médecine. Lisbonne, 19-26 avril 1906.

Discours de H. le Dr. L. Dejace Délégué de la Belgique

Sire, Mesdames, Messieurs,

Au nom du Gouvernement Belge, j'ai l'honneur de saluer les illustres représentants de la science médicale, réunis à Lisbonne, et de leur apporter l'expression des vœux que notre Gouvernement et nos compatriotes forment pour la réussite du Congrès siégeant dans le noble pays de Portugal.

C'est avec un sentiment de réelle et profonde gratitude que je remercie au nom de mon pays le comité organisateur, le comité exécutif du Congrès et tous les confrères portugais qui ont uni leurs efforts pour l'organisation matérielle si laborieuse d'une réunion aussi nombreuse.

Permettez-moi, Messieurs, de saluer avec reconnaissance les noms de Messieurs le conseiller Costa Alemào et le professeur Bombarda, qui ont assumé de si lourdes charges.

Leur travail acharné reçoit dès aujourd'hui une légitime récompense en écoutant l'unanime expression des félicitations très sincères qui leur sont adressées.

Mais ce travail, si acharné fût-il, n'eût pas abouti au succès qui fait l'admiration de tous, si les organisateurs n'avaient rencontré en S. M. Très Fidèle le protecteur le plus généreux, le plus éclairé.

Grâce à la protection de S. M. le Roi, nous n'avons même pas deviné qu'il y avait une frontière séparant le Portugal des autres pays, tant les difficultés de toute nature ont été aplanies pour nous.

Et ce Congrès de Lisbonne a eu tous les bonheurs. Dès sa naissance, il a rencontré, veillant sur son berceau, une fée puissante et gracieuse et rien ne nous étonne plus dans l'ordre et le charme de l'accueil et des réceptions: ils sont le reflet des grâces de la plus aimée des souveraines. La sollicitude de S. M. la Reine Amélie pour la réussite du Congrès de Lisbonne nous a confirmé ce que nous savions déjà de son inépuisable charité, de sa constante protection qu'elle étend sur les œuvres de prophylaxie. Et nous avons salué bien respectueusement dans le palais de l'École de Médecine le témoignage indestructible des vertus de S. M., le tableau représentant la reine Amélie visitant les malades.

Les médecins réunis à Lisbonne s'inclinent avec admiration devant une Reine qui depuis longtemps a compris le rôle bien faisant et pacificateur de la médecine.

Aussi nous voyons avec fierté grandir ce rôle social de la médecine et permettez-moi, Messieurs, comme représentant d'un pays heureusement développé sous l'égide de la paix, d'exprimer le vœu que le XXème siècle ne connaisse plus d'autres batailles que celles livrées contre les fléaux décimant l'humanité.

...

Je voudrais qu'il sortît de ces réunions internationales un enthousiasme raisonné et grandissant pour cette science dont toutes les recherches, tous les efforts se coordonnent et se haussent vers la réalisation d'un but élevé: une humanité meilleure.

Avant de terminer, laissez-moi, Messieurs, en qualité de Belge, m'incliner devant un témoignage bien spécial de la considération dont la médecine jouit.

Dans un avenir que mes vœux souhaitent bien éloigné, le peuple Belge saluera, en sa gracieuse souveraine la princesse Elisabeth de Belgique, la fille d'un de nos plus illustres confrères: S. A. le duc Alexandre de Bavière a voulu conquérir le titre de docteur en médecine, et on peut tous les jours assister à ce touchant spectacle d'un prince quittant son manteau ducal pour ceindre le tablier blanc du chirurgien.

N'est-ce pas, là, la plus haute glorification de la médecine?

M. Dejace, délégué de Belgique, communique à l'assemblée que le gouvernement belge, aimerait que le prochain Congrès se réunît à Bruxelles et qu'il se prêtait de la meilleure volonté à prendre à sa charge les frais de son organisation.

Replongeons-nous dans le contexte social de l'époque

Dès les premières années de son existence (fin du 19ème siècle), le P.O.B (parti ouvrier belge) a multiplié les efforts visant à conscientiser le prolétariat.

En 1890, les plaies de l'analphabétisation et de l'alcoolisme sont toujours largement béantes dans le monde ouvrier.

Dans les communes industrielles de la région liégeoise, la proportion des illettrés atteint des chiffres entre 35 et 55 %. Le manque de connaissance et l'excès de boisson sont 2 handicaps que les militants socialistes s'efforceront de résorber.

En 1898, est créée une « ligue nationale socialiste anti-alcoolique » (Émile Vandervelde, patron du P.O.B. mène la croisade). Apparaissent alors les « Maisons du Peuple » dans la foulée du mouvement coopératif socialiste.

Au départ, il s'agissait de coopératives de consommation (surtout des boulangeries) qui fournissaient à leurs adhérents des marchandises à meilleur compte que le commerce privé.

L'initiative connut un grand succès et les gains financiers permirent une diversification et une extension des activités : salles de réunions, cafés, salles de fêtes.

An 1911, est créée la Centrale d'Éducation Ouvrière. Émile Vandervelde raconte dans son ouvrage « Le Parti Ouvrier Belge 1885 – 1925 » que sa fondation a été rendue possible grâce à l'intervention de 2 donateurs dont le plus connu est l'industriel Ernest SOLVAY (sénateur libéral, libre-penseur).

L'effort d'éducation politique est une condition « sine qua non » du développement du parti ouvrier.

On voit alors apparaître :

- les premières bibliothèques ouvrières (presque toutes les maisons du peuple en posséderont une tour à tour) ;
- les cercles d'études (où l'on se réunissait pour discuter les lectures, s'exercer à faire de petites causeries) ;
- les cercles dramatiques (on y joue des opérettes, vaudevilles, mélodrames mais aussi des spectacles de culture classique et pièces à thèmes) ;
- des sociétés de gymnastique, sportives ;
- des cercles de libres-penseurs ... qui organisaient annuellement les « Pâques Rationalistes » pour les enfants âgés de 11 – 12 ans ...

Éducation ouvrière

C'est ainsi que Léopold Dejace comme tant d'autres firent des conférences didactiques (soit suivies d'un film ou d'une pièce théâtrale) dans le cadre des « Loisirs de l'ouvrier », sous les auspices du C.E.O. Celles-ci se déroulaient le jeudi.

L'appellation des « Causeries du Jeudi » est le nom familier donné au foyer d'études de Seraing (1917) ; comité d'éducation ouvrière qui se réunissait dans un local public, en la salle de jeux de l'école de Giordano Bruno à Seraing.

QUELQUES CONSEILS AUX OUVRIERS STUDIEUX

(extrait des cahiers de la Centrale d'Éducation ouvrière)

Avant d'entreprendre quoi que ce soit pour ton éducation de militant, réfléchis bien, afin de savoir si tu ne vas pas t'attaquer à quelque chose qui est au-dessus de tes forces.

Qu'il s'agisse d'un livre que tu voudrais étudier ou d'une école socialiste dont tu voudrais suivre les cours, demande conseil, soit au bibliothécaire, soit au secrétaire de l'école, soit à un autre camarade plus instruit que toi, soit même au secrétariat de la Centrale d'Éducation, qui répondra immédiatement à toutes les demandes de conseils.

Choisis de bons livres, car le peu de temps que tu peux consacrer à la lecture est précieux. Lis lentement et attentivement, pour bien comprendre la pensée de l'auteur. Relis une ou même plusieurs fois les passages difficiles, que tu comprendras alors de mieux en mieux. Résume toi-même par écrit les passages dont tu désires particulièrement te pénétrer. Lis lentement, en te donnant le temps de réfléchir mûrement et de te demander si tu as bien saisi la pensée de l'auteur après chaque passage qui t'a semblé difficile, et essaie de te rappeler le contenu du livre que tu viens de lire. Ne lis pas trop longtemps, surtout le soir, car tu finiras par te fatiguer sans comprendre suffisamment. Surtout, ne t'abîme pas les yeux et ne te fatigue pas inutilement en lisant à une mauvaise lumière ; au crépuscule, allume ta lampe à temps. Ne lis pas en mangeant, pour ne pas distraire ton attention et pour ne pas salir ton livre. Lave-toi bien les mains avant de commencer ta lecture. Ne plie pas ton livre en deux, pour ne pas abîmer le dos, ne mouille pas les doigts pour tourner les pages, n'y fais point de plis et, d'une façon générale, respecte le livre dont tu te sers, surtout s'il doit encore servir à d'autres que toi. Si tu lis le soir jusqu'à être fatigué ou énervé, lave-toi les yeux, si possible à l'eau tiède, avant d'aller te coucher.

Si tu suis les cours d'une école socialiste, essaie de bien te rappeler après la leçon ce que tu as entendu, en t'aidant de tes notes ou du syllabus. N'aie jamais peur de poser une question au professeur si tu crois n'avoir pas bien compris ou si tu es en désaccord avec lui. Ne crois pas que, pour devenir un savant, tu n'as qu'à retenir et à croire ce que dit le professeur ; il n'est pas infailible et ne peut t'enseigner que fort peu de chose, juste assez pour te mettre sur la voie de ce que tu dois apprendre par toi-même, par tes réflexions, tes discussions avec tes camarades, tes lectures, et aussi par l'expérience pratique de ta participation au mouvement ouvrier. Celui qui veut vraiment apprendre n'a jamais fini d'augmenter ses connaissances.

Si tu crois avoir acquis des connaissances sérieuses, ne t'imagines pas qu'elles te donnent le droit de te croire un savant ou de te considérer comme supérieur à tes camarades moins instruits que toi ; tu auras juste un peu plus qu'auparavant le devoir de leur venir en aide et de les faire participer à ton surplus de savoir.

Surtout, ne te crois jamais trop élevé au-dessus de tes camarades pour participer à leur lutte économique et politique quotidienne ; tes connaissances ne vaudront jamais que par la façon dont tu les mettras au service de la classe ouvrière.

Sache bien que tout ouvrier qui se met à l'étude a inévitablement à vaincre de grandes difficultés, qui lui demanderont bien souvent de l'héroïsme. Mais sache bien aussi qu'il n'est pas de difficulté dans ce domaine qui puisse résister à l'exercice réfléchi et persévérant de la volonté. Pour apprendre, il te faudra de la persévérance, encore de la persévérance et toujours de la persévérance. Alors, tu arriveras à des résultats qui t'étonneront toi-même. Rappelle-toi toujours les paroles de Karl Marx :

« Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont la chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir les sentiers escarpés. »

A la page suivante, vous trouverez un extrait du livre « Les causeries du jeudi » Seraing, édité par l'imprimerie A. Genard – 1917 – 1918 (livre de la collection C. Martin).

Bien entendu, Léopold Dejace a donné d'autres causeries notamment celle sur « Pasteur et ses Disciples ». Le sujet abordé est Louis Pasteur, « celui à qui l'humanité doit tant de chose ! » En parallèle avec ses voyages pour la confrérie des médecins, voici sa « causerie » du jeudi 24 janvier 1918. Pour rappel, à ce moment a eu lieu la veille au soir, la catastrophe de Flémalle-Grande (en face de son domicile) qui fera 40 victimes (voir chronique : les passages d'eau).

Le docteur Dejace est d'ailleurs intervenu pour secourir un des rescapés : Joseph Delcomminette.

UN VOYAGE EN ESPAGNE ET AU PORTUGAL

par le Dr Léop. DEJACE

Au moment de franchir en notre compagnie, les Pyrénées séparant l'Espagne de l'Europe me reviennent à la mémoire ces paroles de Dostoïevski dans les lugubres « Souvenirs de la maison des morts ».

« Et quand même vous seriez toute votre vie en relations journalière avec le peuple, quand même pendant 40 ans, vous auriez communiqué avec lui chaque jour, vous ne le connaîtrez jamais à fond »

Ce que nous savons d'un autre pays, d'une autre race que les nôtres, est souvent illusion d'optique; seuls, l'histoire, les monuments, les mœurs et la nature du sol nous servent de documents.

Ce sont eux que nous interrogeons, c'est à eux que nous demandons de nous dévoiler l'âme d'un pays.

Au point de vue géographique, l'Espagne appartient à l'Europe dont la sépare la chaîne de ces monts pyrénéens jaillissant d'un seul jet des profondeurs de l'Atlantique et des plaines de la Provence et de la Gascogne; au point de vue des mœurs et des coutumes, elle a conservé des traits à peine estompés par la couche uniforme que la civilisation a passé sur toutes les nations européennes.

Voici plus de deux siècles qu'a été dite la phrase plus pittoresque qu'historique « Il n'y a plus de Pyrénées ».

Le voyageur d'aujourd'hui, en dépit des chemins de fer, des industries modernes, du téléphone, des théâtres et des cinémas, s'il a l'œil ouvert, s'apercevra que les Pyrénées ne sont ni une fiction, ni un mythe. L'espagnol moderne, malgré l'inimitable fusion entre familles et institutions des deux versants de la chaîne pyrénéenne a conservé des coutumes caractéristiques des manières, des sensations et des jugements bien différents des nôtres.

Sur la race hispano-romaine des premiers temps historiques a passé l'invasion des Goths, puis celle des Arabes qui, en deux ans, ont conquis tout le pays, lui apportant leur fine civilisation orientale.

Il a fallu sept siècles pour reprendre aux Maures ce qu'ils avaient conquis en deux ans. Ce n'est qu'à la fin du 15^e siècle que les rois d'Aragon et de Castille expulsèrent les derniers califes. L'époque de Charles-Quint marqua l'apogée de la puissance espagnole. Après lui vinrent les Césars petits ou dégénérés. L'Espagne déclina. De ses 80 millions d'habitants il ne restait que 7 millions, vivant sur une terre appauvrie dont les fleuves ne roulaient que sur des cailloux, dont les routes s'effaçaient. Puis vinrent les étrangers qui furent des restaurateurs et colonisèrent à nouveau l'Espagne.

Mais le souvenir de la grandeur passée est resté au cœur de l'espagnol dont l'orgueil est un des caractères, à peine tempéré par une politesse de manières et de mots qui se remarque dans toutes les classes de la Société. La mémoire du passé ? Pour en saisir la ténacité, je rappellerai ce trait.

En l'an 737, le Roi Pélage avec 300 de ses compagnons était réfugié près d'Oviédo dans les défilés de Govadunza. Il se rencontra dans quelques villages voisins, des traîtres qui vendirent aux Sarrasins le secret de cette retraite. Aujourd'hui encore les habitants de ces villages sont méprisés.

La politesse de l'Espagnol se traduit en termes grandiloquents : Je vous baise les mains quand on écrit à un homme, je vous baise les pieds quand la lettre est destinée à une femme. Les mots : illustre, illustrissime, impérial, couronné, très noble et très excellent, invincible, excellentissime foisonnent dans les correspondances avec les particuliers et avec les administrations. En revanche « un cigare espagnol ne doit jamais en allumer qu'un autre ». L'Espagnol vous invitera à déjeuner, à dîner mais à l'hôtel, rarement chez lui. L'Espagnol de race méprise le travail manuel. Certaines familles possèdent chevaux et équipages armoriés, vivent de privations. On est effrayé dans les grandes villes, du nombre énorme des gens inoccupés, se chauffant au soleil et dormant sur les seuils.

L'homme du peuple se privera de pain pour assister aux courses de taureaux, aux parties de pelota ou aux combats de coqs.

Est-ce cruauté jouissant d'un spectacle de sang ? Amour du jeu ? Je ne le crois pas. L'Espagnol ne voit plus le sang, il admire la vaillance, le courage de l'homme aux prises avec un animal féroce et courageux, l'énergie et la ténacité d'un animal triomphant de son ennemi, l'adresse d'un joueur lançant une balle avec vigueur et justesse.

Au seuil de ce pays étrange et fascinant dort, dans son ancienne armure de pierres, Fontarabie aux palais délabrés et couverts de mousse. Sur le versant des Pyrénées regardant la France, le paysage est somptueux, les fermes basques riches, la verdure gaie, puis au delà du radieux et moderne St-Sébastien commence la montagne dure, les plateaux rocailleux, les torrents sombres, les ravins noirs.

A l'Occident, ce sont les Asturies industrielles avec Bilbax et Santander, à l'orient la Catalogne avec Barcelone, au centre nous pénétrons dans la Castille, royaume des vents froids balayant les plateaux arides, des plaines brûlées ou le muletier n'a pour ombre que les oreilles de ses mules et le manche de son fouet ou « l'alouette qui

la traverse doit emporter son grain » selon un dicton populaire.

Au centre de ces plaines dénudées s'élève splendide, merveilleuse, la cathédrale de Burgos, revanche des Castillans contre le désert sans arbres, car elle est pour eux le jardin aux fleurs de pierre d'or et de bijoux, la forêt aux colonnes de neige; ses flèches sont une dentelle filée avec de la pierre, une population de saints, de moines et de rois anime les galeries et les portails; le chœur est un gouffre de sculptures et d'arabesques ou chimères et monstres se poursuivent à travers les rinceaux et les fleurs; les retables dorés, ciselés, enluminés, plaqués d'argent, d'or et de cristal ruissellent comme des cascades de lumière.

Au delà de Burgos, le chemin de fer nous conduit à Valladolid, une grande ville dépeuplée. On y logerait 300.000 habitants, mais l'armée de lions héraldiques gardant le portail de la cathédrale pourrait à certains jours se croire retournée au désert. Mais quand un rayon de soleil revient frappant les miradors des balcons, il jaillit de partout un aspect de joie et de gaieté contrastant avec la hautaine et morose tristesse du paysage.

Entre la vieille et la nouvelle Castille se dresse la Sierra de Guadarama, barrière de rochers nus, à peine couverts de quelques maigres bouquets de chênes nains. Dans la morne solitude de ces rochers, Philippe II a édifié le plus colossal et le plus glacial des monuments, à la fois, palais, monastère et tombeau : l'Escorial, ouvrant ses 1100 fenêtres sur la montagne et l'horizon funèbres, couvrant de ses pyramides, de moëllons et de marbre; le Panthéon des rois d'Espagne : monument gigantesque, expression de l'âme sombre, du cerveau rigide, de la piété sans élans du monarque espagnol.

Hâtons-nous d'échapper à la sensation opprimante de ce sphinx de pierre où l'on peut admirer la plus riche des bibliothèques, mais sans presque de lecteurs, une basilique grande comme St-Pierre de Rome mais sans fidèles, un palais décoré de somptueuses tapisseries mais aboutissant à une cellule de moine : la chambre de Philippe II.

Nous voici à Madrid, ville toute moderne habitée par la foule se pressant autour du roi et des ministres, par l'armée innombrable des guetteurs de nuages politiques espérant dans une chute de ministre la position bureaucratique attendue par toute la jeunesse dorée et par très peu de travailleurs.

A Madrid, il y a peu de monuments, mais il y a le musée du Prado, temple édifié à la gloire des grands maîtres espagnols. Venise lumineuse se traduit par un art coloriste, la Hollande est la patrie désignée des intérieurs, les Flandres truculentes et fortes magnifient les chairs croulantes, l'école espagnole, elle, est multiple et diverse: noble avec Velasquez, mystique avec Murillo, ascétique avec Zurbaran, querelleuse avec Goya.

Madrid n'est pas la vieille Espagne, qu'il faut aller quêter dans les campagnes isolées ou dans les cités antiques, dont Tolède est un symbole; Tolède, ville farouche sur un roc encerclé par le Tage. Ses maisons blanches, bleues, roses s'entassent dans les remparts bâtis sur des roches tombant à pic dans le fleuve. Une mince langue de terre unit la ville à la campagne; entre les maisons serpentent les rues tortueuses si étroites que l'on peut sauter d'un toit à l'autre en face. Et dominant l'amas confus des maisons sordides en dehors d'albâtre et de filigrane à l'intérieur, s'érige la tour massue de la cathédrale lançant très haut vers le ciel, la tiare aux trois couronnes qui la coiffe.

La cathédrale église primatiale des Espagnes est une des plus belles du monde avec ses cinq nefs marquées de piliers semblant faits de neige solidifiée, ses vitraux éblouissants jetant sur le dallage en marbre, une féerie de tous les rouges, les ors, les bleus et les verts. Le char des chanoines n'est qu'une dentelle de bois faisant face à un autel d'où l'or et les pierreries ruissellent en flots de lumière et gardé par une théorie d'anges musiciens. Les archaïques guerriers de Tolède ont doté de trésors fabuleux cette basilique unique au monde par ses richesses. A la chapelle des rois veillent deux héros de pierre revêtus d'armures d'or et dans les coffres du vaisselier luisent les plus somptueux reliquaires, les cabochons royaux, tout l'or ramené d'Amérique par Colomb, cet or dont la coulée fastueuse a ruiné l'Espagne, en y tuant le travail.

L'Espagne allanguie et engourdie par son climat africain, nous la trouvons à Séville la belle, ville de fleurs et de la danse, ville de la féria, des processions théâtrales et des courses de taureaux. A Grenade, dont le monde entier connaît maintenant le fastueux Alhambra, le palais délaissé par le calife Boabdill. Les murs de l'Alhambra de Grenade, ses palais, ses bains, ses fontaines nous racontent la délicatesse exquise de l'art oriental; sont-ce des murs, ces délicieux panneaux ressemblant à des tapis diaprés ou à des guipures incrustées de bijoux ? Sont-ce des mantes, ces replis de dentelles rouges, bleues, vertes, neigeuses, semblant des toiles ondulant comme les plis d'une tente au souffle du vent ? Les murs sont de marbre et d'albâtre, les balcons sont tissés avec des fils d'araignée. Quelle féerie était le glissement des tuniques de pourpre et des longues robes de soie des almées et des califes entre les reflets des mosaïques et des azulejas et sur les dalles miroitantes des salles ouvertes à la belle lumière de la Vega !

Cordoue s'enorgueillit de son immense et riche mosquée aux milliers d'arcades de marbre, fuyant sur de gracieuses colonnes serrées comme les arbres dans une forêt profonde, et cerclant son mikrale de marbre

couvert d'une coupole faite d'une seule dalle d'albâtre transparent, creusée en forme de coquille. Cathédrales somptueuses, alcazars et alhambras délicatement fouillés et incrustés, portiques orgueilleux, couvents immenses racontant au voyageur le splendeurs des deux civilisations espagnoles. Le paysage, lui aussi, montre des aspects divers.

Au nord et au centre de l'Espagne, ce sont la montagne sauvage et les plaines sans fin où seule, la poussière indique les routes dans l'Andalousie, c'est déjà le climat Africain, mais avec, au printemps, une savane de verdure, piquée de millions de fleurs couvrant le sol d'une éblouissante palette de couleurs. Pendant des lieues et des lieues le train roule entre deux tapis diaprés tendus depuis la voie jusqu'aux limites de l'horizon. C'est au milieu de ces pâturages fleuris que vivent les troupeaux de taureaux élevés pour ces fameuses corridas, spectacle favori de l'Espagne.

Le jour des courses, toute une ville chôme et se rue vers l'amphithéâtre où deux quadrilles d'espadas alternent. Les noms des toréadors sont plus connus que ceux des ministres, mais leur gloire se paie. Une faute, parfois une simple maladresse se règle par des sifflets ou par la mort.

Pour l'étranger, une corrida offre autant d'attraits dans le grouillement et les passions de la foule que dans la fastueuse présentation des quadrilles, la prestigieuse entrée des taureaux, les passes des mantilles, les coups de pique des picadors, la pose des banderilles et la mort du taureau.

L'espagnole est aussi traditionaliste dans ses jeux que dans sa politesse distante et dans son orgueil de grand seigneur ruiné. C'est suivant l'expression de BAZIN, un peuple assis dans l'ombre de la trahison et non dans l'ombre de la mort.

Si nous franchissons la frontière séparant l'Espagne du Portugal, nous nous sentons dans un autre pays dont le décor est autre : oliviers, lilas, cactus, orangers, ormes, hêtres, palmiers, arbres de Judée voisinent. Les villes sont blanches, les campagnes riantes et fertiles, sauf dans l'extrême sud brûlé et rougeâtre comme le sol du riff Marocain.

Ici le peuple est flâneur, mais activement flâneur. Le métier consiste à faire de l'opposition dès le jeune âge pour arriver par la terreur, à se faufiler dans une administration et le métier est lucratif. Lisbonne est le rendez-vous de ces chasseurs de places.

« Voir Naples et puis mourir » est un dicton favori des italiens, combien mieux on dirait « Vois, Lisbonne, Cintra et puis meurs ! Lisbonne s'étale sur des ravins et des collines coulant vers le Tage, ses palais, ses maisons couverts de faiences multicolores, s'ombragent d'arbres immenses, de palmiers géants. Sur les façades, sur les futs des palmiers s'enroulent des rosiers, des bougainvillées aux fleurs de pourpre, c'est une débauche, une magie de couleurs, Cintra, résidence d'été des anciens rois du Portugal, est une serre immense dont le ciel bleu fait la toiture et où l'art des princes et du célèbre fondateur de l'agence Cook, le vicomte de MONTSERRATE a réuni la richesse florale de toutes les parties du monde.

Le Portugal n'a pas que des forêts magnifiques et des paysages exquis à dévoiler; dans le type curieux de son architecture mannilienne, il montre d'inoubliables monuments, la tour de Belem, le couvent des Hycronymites, l'église et le cloître de Belem, les couvents de Batailha et de Bussaco, le palais de Cintra captivent par la beauté de leur lignes et la délicatesse de leur architecture empruntée à l'art de la navigation. Les voûtes ogivales sont supportées par des colonnes simulant des câbles tordus, des ancres, des carènes formant des rinceaux gracieux.

Dans l'église de Belem les fûts des colonnes sont des troncs de palmier dont les feuilles épanouies tracent les nervures des voûtes. Aux portes de Lisbonne, dans les féériques jardins s'étalant entre le Tage et le Sado, s'érige un pic isolé, une manière de Vésuve portant en guise de cratère une tour et un village mauresque.

Que de charmes, que de beautés trop ignorés des voyageurs, révèle ce Portugal, extrême occident de notre Europe. Hélas, son peuple est versatile; s'il est délicatement hospitalier voire raffiné dans ses manières, moins ferme que l'Espagnol, se piquant de mœurs plus policées, il n'aime pas le travail. Lui aussi souffre encore de ce flux d'or trop généreusement versé par les Indes au lendemain des grandes explorations et découvertes.

Là où décline le respect du travail, la nation dépérit.

Seraing, le 24 janvier 1918

Les conférences voulaient attirer l'attention sur la vie intellectuelle nécessaire de la Belgique contemporaine. Les cercles de libre-pensée et discussion voulaient, comme le cite Renaud Strivay, faire aimer l'étude, reposer l'esprit des occupations prosaïques du jour, apprendre à connaître les hommes et les choses de la science, des arts et de la littérature.

Pour citer Isi Delvigne, le C.E.O. « avait en vue non seulement de parer à la prostration des esprits mais de fournir à la population ouvrière, dont les ressources étaient nulles et à laquelle les cinémas étaient seuls à offrir une distraction au reste sujette à caution, le moyen d'occuper une partie de ses loisirs forcés en s'instruisant. »

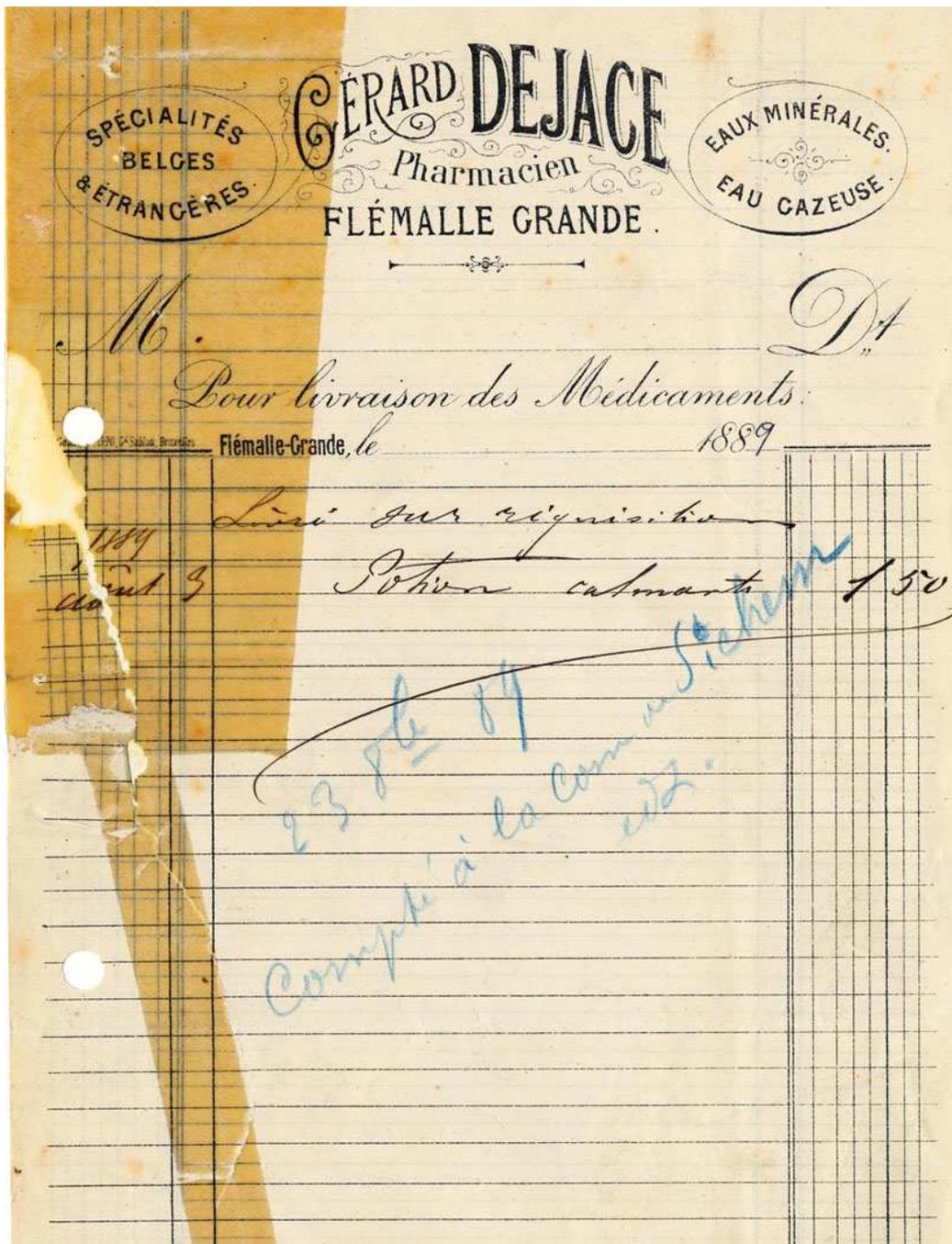
GÉRARD

Concernant Gérard Dejace, avant dernier né, nous proposons à votre attention, un document figurant dans les trésors de C. Martin, un bordereau de la pharmacie « Gérard Dejace » pour la fourniture d'une « potion calmante » au prix de 1,50 fr.

Elle est datée du 23 août 1889 (notez que Gérard est né en 1860). Il décède le 23 janvier 1930.

A remarquer la vente des eaux « minérales et gazeuse ». A cette époque on considérait, sans doute, les eaux minérales comme un médicament curatif.

En 1750, l'analyse d'une eau, rue de la Fontaine, affirmait qu'il s'agissait d'une eau curative comparable à celle de Spa. Les travaux des charbonnages du Xhorré et des Artistes auraient tari la source.



CHARLES

Charles Dejace (De Jace), le troisième né, n'est pas en reste de popularité intellectuelle, la preuve par ce mémorandum, de L. Moureau, de la faculté de droit dont nous vous donnons copie ci-dessous :

Charles De Jace
(1856-1941)

1886

Charles De Jace est né à Flémalle-Grande le 12 mars 1856.

Après avoir fait ses humanités classiques au Collège Saint-Quirin à Huy, il entre à l'Université et est reçu docteur en philosophie et lettres à l'âge de 20 ans.

Lauréat du concours universitaire la même année (groupe des sciences historiques), il conquiert une bourse de voyage et poursuit pendant deux ans ses études d'histoire, de philosophie et d'économie politique aux Universités de Bonn, de Leipzig et de Berlin, à la Sorbonne et au Collège de France.

Rentré au pays, il est docteur en droit en 1880 et s'inscrit au barreau de Liège.

C'est en 1886 que débute sa carrière à l'Université. Il y est chargé de donner, en qualité de professeur extraordinaire, les cours d'introduction historique au droit civil et d'histoire du droit des gens, délaissés par G.J. Macors. Il se voit confier la même année, l'enseignement du droit naturel. Promu à l'ordinariat en 1889, il est chargé, à la Faculté de droit, en 1892, de l'économie politique, et, en 1893, du cours de régime du travail en législation comparée. En 1906, il est en outre chargé à l'École spéciale de commerce, des cours d'histoire contemporaine du commerce et de l'industrie et d'économie politique (matières spéciales).

La vaste culture de Charles De Jace, l'intérêt qu'il portait aux problèmes économiques et sociaux et ses études d'histoire ne pouvaient le laisser indifférent aux transformations qui entraînaient la société de la fin du XIX^e siècle.

Avant même d'entrer dans le corps enseignant de l'Université, il s'intéresse à l'histoire du socialisme en Allemagne, à la vie et à l'œuvre de Le Play en France, il collabore à la revue française *Réforme sociale*, il est membre fondateur en 1881 de la Société belge d'économie sociale.

Entré dans le corps universitaire, il sera appelé par le gouvernement à participer à la Commission du Travail instituée par arrêté royal du 15 avril 1886. Nommé membre du Conseil supérieur du travail depuis sa fondation (7 avril 1892), il sera désigné ensuite comme membre de diverses commissions officielles chargées soit de préparer des réformes législatives en matière de contrat de louage des ouvriers et des domestiques (1891), soit d'enquêter sur la durée du travail dans les mines de houille (1907). Après avoir participé en 1889 et 1891 à des congrès internationaux s'intéressant aux accidents du travail ainsi qu'aux assurances sociales, il publia dans la *Revue générale* de 1896 à 1903 différents articles relatifs à ces accidents et aux pensions de vieillesse.

Il est membre depuis sa fondation de la Commission des accidents du travail dont il devint président en 1926.

Pendant la guerre 1914-1918, il organise d'abord à Cambridge, avec plusieurs collègues des universités belges, et dirige avec une maîtrise remarquable un cycle important d'études universitaires, destiné aux jeunes gens que n'appelaient pas encore, en raison de leur âge, le service de la patrie. Il est aussi chargé de présider à Londres le Tribunal des sursis. Le gouvernement du Havre lui confie bientôt des responsabilités dans l'administration active : il devient directeur général de l'enseignement supérieur à Paris puis secrétaire général du ministère de la reconstitution nationale au Havre et chef du cabinet du ministre des affaires économiques. Ainsi mêlé à la gestion des plus hautes affaires publiques, il voit s'élargir encore les horizons de son action et parviendra au sommet de sa carrière dans la Belgique reconquise.

Charles De Jace est nommé recteur de l'Université de Liège pour la période triennale 1921-1924. D'autre part, le Sénat de Belgique l'appelle le 27 décembre 1921 à faire partie de cette assemblée en qualité de sénateur coopté, dignité conférée, on le sait, dans l'esprit du constituant de 1920-1921, à des personnalités éminentes, aptes au plus haut point à servir comme législateur les intérêts publics. Dans cette haute charge, son activité est remarquable notamment comme rapporteur de propositions et projets de lois sur la collation des grades académiques.

Admis à l'éméritat en 1926, il continue à s'occuper activement de plusieurs organismes officiels auxquels il appartenait de longue date, notamment le Conseil supérieur du travail, la Commission des accidents du travail, le Conseil supérieur de l'assistance. Il y est invité maintes fois à établir les rapports introductifs de questions importantes et présente encore au Conseil supérieur de l'Assistance publique un *Rapport sur l'enquête relative à l'assistance préventive* dont il fut donné lecture à la séance du 28 octobre 1936.

Charles De Jace est décédé à Liège, le 7 janvier 1941. Il était docteur *honoris causa* de l'Université de Cambridge et titulaire de hautes distinctions belges et étrangères. Un arrêté royal du 7 novembre 1936 l'avait élevé à la dignité de grand-croix de l'ordre de Léopold II.

L.MOUREAU

Journal « L'indépendance Belge »

Londres jeudi 10 décembre 1914

Angleterre : One penny Continent : 15 centimes

Les Belges a Cambridge.

Cambridge compte actuellement plus de 300 réfugiés belges et environ quatre cents soldats blessés au champ d'honneur. Cette petite colonie a par diverses solennités, fêté le 15 novembre, jour patronal du Roi.

Le Comité belge des Réfugiés de Cambridge vient de publier sous forme de brochure, le programme de ces fêtes, et le beau discours prononcé à cette occasion par son président d'honneur, M. Charles De Jace, professeur à l'Université de Liège, a été très apprécié. Cette publication, joliment présentée et contenant un excellent portrait du Roi Albert, est vendue à raison de six pence l'exemplaire, au profit des soldats blessés anglais et belges.

D'autre part, les éditeurs du guide, " Cambridge en Poche, viennent de recevoir les félicitations du Roi d'Angleterre, Georges V, et du comte de Lalaing, ministre de Belgique, pour cet ouvrage, qui rend de réels services à nos compatriotes résidant dans cette vieille cité universitaire.

Cette famille de Flémalle-Grande est installée dans ce village depuis longtemps. Ainsi, remontons le temps, pour connaître leurs ascendants :

PIERRE JOSEPH (*médecin, président du conseil de fabrique de l'église de Flémalle-grande, conseiller communal de Flémalle-Grande*) est le fils de :

Jean Toussaint DEJACE né le 22 mai 1780 Flémalle-Grande, dcd le 26 juillet 1847 Flémalle-Grande

Propriétaire (considéré comme un signe de richesse à cette époque)

Marie Jeanne DESTORDEUR 1783-1835

JEAN TOUSSAINT est le fils de :

Pierre DEJACE né le 25 avril 1743 à Flémalle-Grande – dcd le 9 février 1815 à Flémalle-Grande

Maître de carrières

Marie Catherine DENGIS 1751-1781

PIERRE est le fils de :

Pierre DEJACE né le 23 novembre 1702 à Flémalle-Grande -dcd le 5 juin 1769 à Flémalle -Grande

Marie Elisabeth JACQUEMIN 1711-1777

PIERRE est le fils de :

Toussaint DEJACE

Catherine DEGRAE mariage vers 1700 à Flémalle-Grande

Dans ses trésors récoltés aux brocantes, Christine Martin a retrouvé un ouvrage écrit par Léopold Dejacé, Il date de 1902, époque à laquelle, il est rédacteur en chef du Scalpel (nous en avons parlé plus avant).

Cet ouvrage relate le «*Voyage d'études médicales aux stations minérales des Vosges et du Jura*» auquel il a participé avec, ou sans, son épouse !

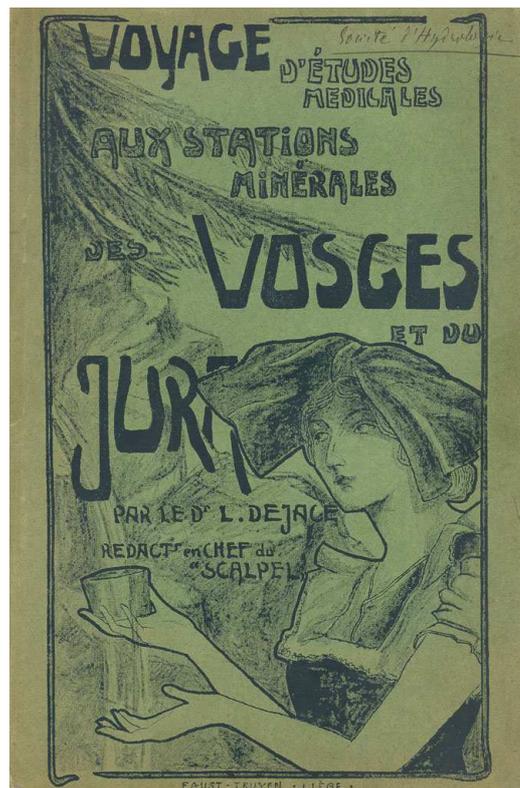
Ce petit livret est intéressant, à plus d'un titre, parce qu'il contient, dans un feuillet détaché, la carte des déplacements qu'ils ont effectués en chemin de fer, en tramways et en voiture ainsi qu'un aperçu des conditions du voyage et du programme journalier.

C'est bien entendu, un voyage réservé aux médecins et à leurs épouses. A noter que pour le prolétariat, c'est seulement en 1905 que le repos dominical est instauré. C'est bien plus tard, en juillet 1936, que les congés payés sont obligatoires

Même réservé à une certaine élite et ici en plus à une profession, ce voyage « d'études » est basé sur les eaux thermales et ses bienfaits.

Léopold Dejacé a écrit dans le texte ci-dessous.

«*Les cures thermales et climatéristiques prennent une place grandissante non seulement dans la thérapeutique, mais surtout dans la prophylaxie individuelle*». Rappelons que son frère Gérard, le pharmacien vend des eaux minérales et gazeuses.



Bravant les fatigues de déplacements fréquents, de longues courses en voiture, de trajets énormes en wagon, plusieurs dames avaient pris part à l'excursion, et par leur aimable présence jetaient une note gracieuse sur la sévérité de notre cortège masculin.

Ces voyages annuels exercent une attirance invincible sur ceux qui y ont une fois pris part. Combien vite on oublie dans une atmosphère d'aimable confraternité, de sincère camaraderie, de bonne et franche amitié, les fatigues et les ennuis de la profession médicale et les soucis pénibles de la vie journalière. Les dames elles-mêmes ne peuvent résister à l'agréable entraînement et sont classées parmi les récidivistes de ces voyages.

Nous qui avons goûté les charmes instructifs de ces excursions aux stations minérales de France, nous n'avons cessé de dire à nos confrères les avantages moraux et matériels de ces études sur place.

Les cures thermales et climatériques prennent une place grandissante non seulement dans la thérapeutique, mais surtout dans la prophylaxie individuelle. Comment s'instruire de ces choses trop ignorées, comment se documenter sur les infinies et variées ressources de la balnéothérapie, de la climatothérapie, sinon en visitant les endroits où égotants et prédisposés vont quémander la guérison, la vie, la force ? sinon en suivant une véritable clinique hydro-minérale, et en prenant des leçons de choses sur place ?

Le voyage de 1902 ne le cédait en importance instructive à aucun des voyages précédents.

Vittel, Contrexéville, Martigny, Bourbonne, Luxeuil, Plombières, Gérardmer, Bussang, Salins du Jura, La Mouillère Besançon formaient le vaste champ d'évolution de nos études pratiques pour 1902.

PROGRAMME

Dans la journée du DIMANCHE 7 SEPTEMBRE, concentration, à Vittel, de tous les adhérents à ce voyage.

Lundi 8 Septembre 1902.

A 8 heures, visite de Vittel. — A midi, départ en voitures pour Mandres. — Arrivée à Contrexéville vers 3 heures. — Visite de Contrexéville. Dîner et Coucher, Hôtel de l'Établissement.

Mardi 9.

Départ en chemin de fer à 8 h. 42 pour Martigny. — Arrivée à 8 h. 54. — Visite. — Déjeuner. — A 2 heures, départ en voitures pour Bourbonne. — Arrivée vers 4 h. 1/2. — Dîner. — Coucher, Hôtel de l'Établissement.

Mercredi 10.

Visite de Bourbonne. — Déjeuner. — Départ en chemin de fer à 1 heure pour Luxeuil. — Arrivée vers 4 heures. — Visite de la Ville. — Dîner. — Coucher, Grands Hôtels de l'Établissement.

Judi 11.

A 8 heures, visite de l'Établissement. — A 10 h. 30, départ en chemin de fer pour Plombières. — Arrivée à 11 h. 30. — Déjeuner. — Visite de l'Établissement. — Coucher, aux Grands Hôtels.

Vendredi 12.

A 7 h. 30 du matin, départ en voitures pour Remiremont par les Feuillées, la Vallée des Roches. — Arrivée à 11 h. 30. — Déjeuner. — A 2 heures, départ en tramway pour Gérardmer. — Arrivée à la pointe du Lac vers 3 h. 1/4. — A pied par la rive droite du Lac jusqu'à Gérardmer ou continuation facultative par le tramway. — Visite. — Dîner. — Coucher, Hôtel de la Poste.

Samedi 13.

A 8 heures, départ en voitures pour La Schlucht. — Arrivée à 10 h. 1/2. — A midi déjeuner. — A 1 heure, départ en voitures pour Cornimont. — Arrivée vers 3 h. 1/2. — Départ en chemin de fer pour Bussang. — Arrivée vers 6 h. 1/4. — Visite. — Dîner. — Coucher, Hôtel de l'Établissement.

Dimanche 14.

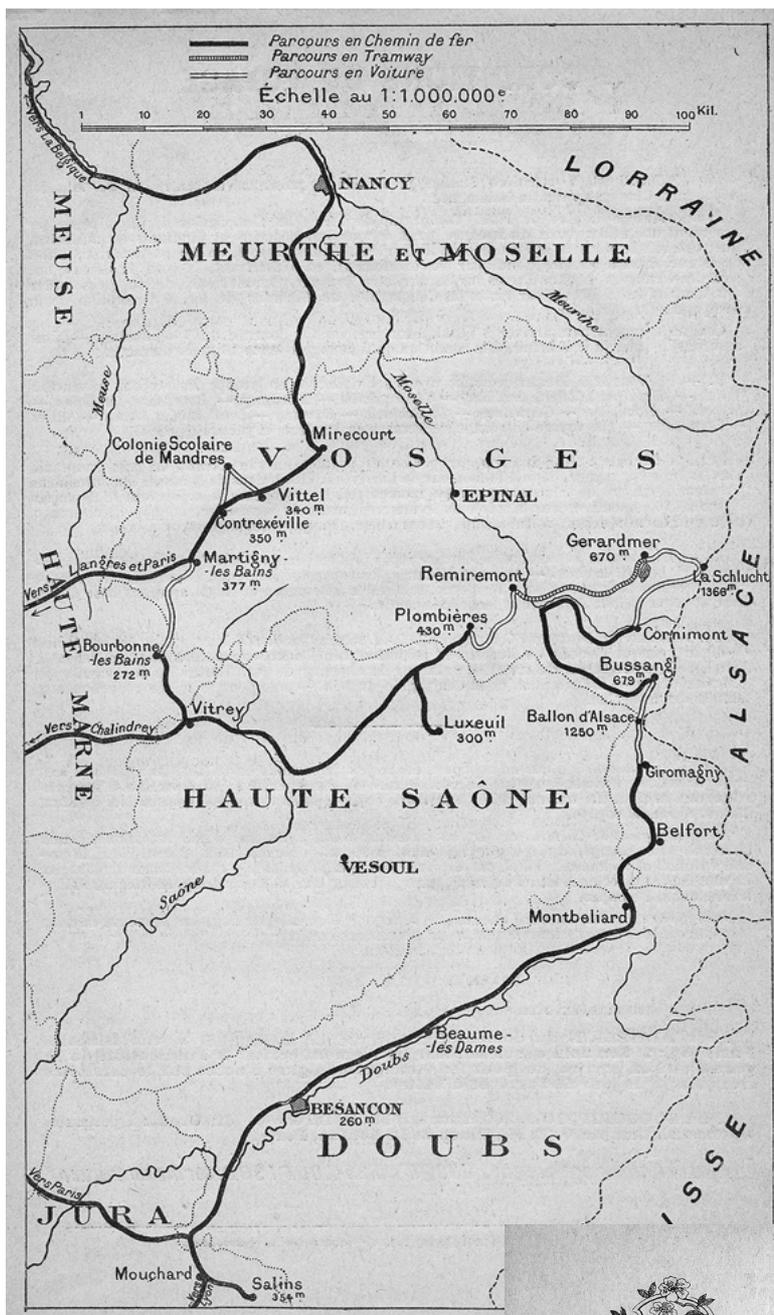
A 7 heures, départ en voitures pour le Ballon d'Alsace. — Arrivée vers 11 heures. — A midi, déjeuner. — A 1 heure, départ en voitures pour Giromagny. — Arrivée vers 3 heures, en chemin de fer pour Besançon par Belfort. — Arrivée à Besançon, vers 6 heures. — Dîner. — Coucher, Hôtel de l'Établissement.

Lundi 15.

Départ en chemin de fer à 7 h. 1/2 pour Salins. — Arrivée vers 9 h. 1/2. Visite. — Déjeuner. — Excursion. — A 5 h. 1/4 départ pour Besançon, arrivée vers 6 h. 30. — Dîner. — Coucher.

Mardi 16.

Visite de l'Établissement de la Mouillère. — Déjeuner. — Dislocation.



Un peu avant le départ, un des participants écrit au docteur Dejace, un billet humoristique, le voici :

Mon cher Dejace,
 Le voyage aux eaux minérales
 Me tente beaucoup et je crois
 Que ce mardi j'irai chez toi
 Pour t'apporter les deux cents balles,
 Et te consulter sur le train,
 Sur la dépense et le costume.
 Vraiment je me sens plein d'entrain,
 Nous allons d'abord, je présume,
 Inaugurer la cure au sel,
 Par un bon coup d'eau de Vittel.
 Puis, bien purgés de notre bile,
 Nous irons à Contrexéville.
 C'est d'un bon calcul, et Luxeuil
 N'en fera que meilleur accueil.
 Mais, gare aux banquets, car la pente
 De la gastrite est bien glissante.
 Et s'il faut, par précaution,
 Combattre la constipation,
 Je prendrai, ressource dernière
 La douche ascendante à Plombières
 Mais laissons les progrès de l'art,
 Que vante le docteur Froussard ;
 Laissons cette thérapeutique
 A ceux qu'obsède la colique,
 Laissons les nymphes à leurs eaux.
 Cherchons des remèdes nouveaux.
 Emplissons nos poumons de l'air subtil des Vosges,
 Oublions nos soucis, et dépouillons nos toges
 Allons par les chemins parfumés de senteurs
 Du thym, du serpolet, de la bruyère en fleurs
 Montons allègrement vers le ballon d'Alsace,
 Enivrons-nous du beau ciel bleu,
 Grisons-nous de l'air du bon Dieu,
 Car la nature
 Vaut bien mieux que l'eau de Bussang
 Pour nous refaire du bon sang
 Et cette cure
 Nous rendra forts comme Samson
 A l'arrivée à Besançon.

Les 3 parcours sont représentés sur la carte d'accompagnement :

- en chemin de fer
- en tramway
- en voiture

VOYAGES D'ÉTUDES MÉDICALES
 Eaux minérales, Stations maritimes, Climatiques et Sanatoriums
 de France
 D^r CARRON DE LA CARRIÈRE, 2, rue Lincoln, PARIS (8^e).

VOYAGE DE 1902

**Stations des Vosges
 et de l'Est**

Vittel — Contrexéville — Martigny — Bourbonne-les-Bains — Luxeuil
 Plombières — Gérardmer — La Schlucht — Bussang — Le Ballon d'Alsace
 Salins — Besançon-Mouillère.

DU 8 AU 16 SEPTEMBRE 1902

Les VOYAGES D'ÉTUDES MÉDICALES sont organisés dans un BUT d'intérêt général : Faciliter aux Médecins français et étrangers la visite et la connaissance pratique de toutes les Stations Thermales et Climatiques de France.

Ces stations, très nombreuses et très variées, ont été divisées en plusieurs groupes, d'après leur situation géographique.

Chaque année, au mois de septembre, un voyage comprend toutes les Stations situées dans la même région.

Le Voyage d'Études Médicales de 1902 — comme celui de 1899 aux Stations du Centre et de l'Auvergne, celui de 1900 aux Stations du Sud-Ouest et celui de 1901 aux stations du Dauphiné et de la Savoie — est placé sous la direction scientifique du

Docteur LANDOUZY

Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine,

qui fera sur place des Conférences sur la Médication hydro-minérale, ses indications et ses applications.

SONT SEULS ADMIS A CE VOYAGE : LES MÉDECINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ET LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE ;
LES FEMMES DES MÉDECINS ACCOMPAGNANT LEUR MARI

En raison de la courte durée du voyage et des trajets importants en voiture, les voyageurs sont priés de réduire leurs bagages au strict nécessaire et de n'emporter qu'une valise d'un maniement facile. Ils devront veiller sur leurs bagages et en demeurent responsables pendant toute la durée du voyage.

Les Compagnies de Chemins de fer, en accordant d'une façon tout à fait exceptionnelle aux adhérents de ce voyage, la faveur de rejoindre isolément, avec des billets à demi-place, la première station de la tournée, Vittel, ont expressément spécifié qu'on s'y rendrait sans arrêt et par la voie la plus directe. Il en est de même pour le retour au lieu de résidence, en quittant la dernière station, Besançon.

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites ne pourront prétendre qu'au remboursement des sommes versées.

POUR S'INSCRIRE, ENVOYER :

I. Son ADHÉSION au docteur CARRON DE LA CARRIÈRE, 2, rue Lincoln, Paris (8^e) : 1^o Son nom et son adresse lisiblement écrits ; 2^o l'indication de la gare d'où l'on partira, ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français ; 3^o le jour de l'arrivée à Vittel.

II. Sa SOUSCRIPTION, 200 francs, à M. le Directeur du Crédit Lyonnais, Agence B., Compte V. E. M., Place de la Bourse, Paris.

CONDITIONS *Les inscriptions sont reçues JUSQU'AU 25 AOUT 1902, terme de rigueur*

I. — Vittel est la première Station prise comme point de concentration de tous les voyageurs. Chacun s'y rendra isolément :

Pour arriver à la gare de Vittel (Compagnie de l'Est), les Compagnies de Chemins de fer accordent une réduction de moitié prix à tous les médecins et étudiants en médecine, quel que soit le point de la France d'où ils partent. Pour recevoir, en temps voulu, ce billet de faveur, il est nécessaire d'indiquer très exactement, en s'inscrivant, la gare de départ, ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français. Semblable réduction est accordée aux femmes des médecins par toutes les Compagnies de Chemins de fer, à l'exception de la Compagnie du Midi.

Chaque voyageur peut arriver à Vittel, à son gré, dans la journée du 7 septembre. — Nous assurons le dîner et le coucher, à la condition qu'il nous prévienne 10 jours d'avance.

II. — De Vittel à Besançon, les voyageurs visiteront en groupe les stations suivantes : Vittel — Mandres (Colonie scolaire) — Contrexéville — Martigny — Bourbonne-les-Bains — Luxeuil — Plombières — Gérardmer — La Schlucht — Bussang — Le Ballon d'Alsace — Salins — Besançon. — (Le voyage en groupe s'effectuera en 1^{re} classe et par train spécial.)

Prix à forfait : 200 francs par personne, payable en s'inscrivant. Ce prix comprend tous les frais du voyage, depuis le moment de l'arrivée à Vittel (dans la journée du dimanche 7 septembre au gré de chacun) jusqu'au moment où les voyageurs se sépareront à Besançon (le mardi 16 septembre dans la soirée ou le mercredi matin 17 septembre, au gré de chacun) : trajets en chemin de fer, voiture, hôtels, nourriture, transport des bagages, pourboires.

III. — Le mardi 16 septembre, le dernier repas pris en commun sera le déjeuner à Besançon, à 11 heures environ. — Après le déjeuner, les voyageurs pourront, à leur gré, soit prendre à Besançon les trains pour leur résidence, soit rester à Besançon où nous assurons leur dîner, leur coucher et leur déjeuner le lendemain matin.

Pour retourner de Besançon (Compagnie P.-L.-M.) à son lieu de résidence, qui a été son point de départ, chaque médecin ou étudiant en médecine bénéficiera, comme à l'aller, en venant à Vittel, de la réduction de moitié prix sur les chemins de fer. Toutes les Compagnies de Chemins de fer — à l'exception de la Compagnie du Midi — accordent la même réduction aux femmes des médecins.